

BON 57 Remplir complètement ce Bon, le découper et le conserver jusqu'à nouvel ordre.

A QUEL LIVRE SE RAPPORTE LE DESSIN N° 57 ?

Titre du Livre _____

Nom de l'Auteur _____

Nom du Concurrent _____

Adresse _____

EXCELSIOR

10^e Année. — N° 3.022. — 15 centimes. — Étranger : 20 centimes. « Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON
 Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00. — Adresse télégr. : Excel-Paris, 20, rue d'Enghien, Paris.

JEUDI
27
 FÉVRIER
 1919

Si tu n'as pas de quoi payer,
 Pourquoi voudrais-tu qu'on enlevât ton lit de dessous toi ?
 Proverbes 22-27.

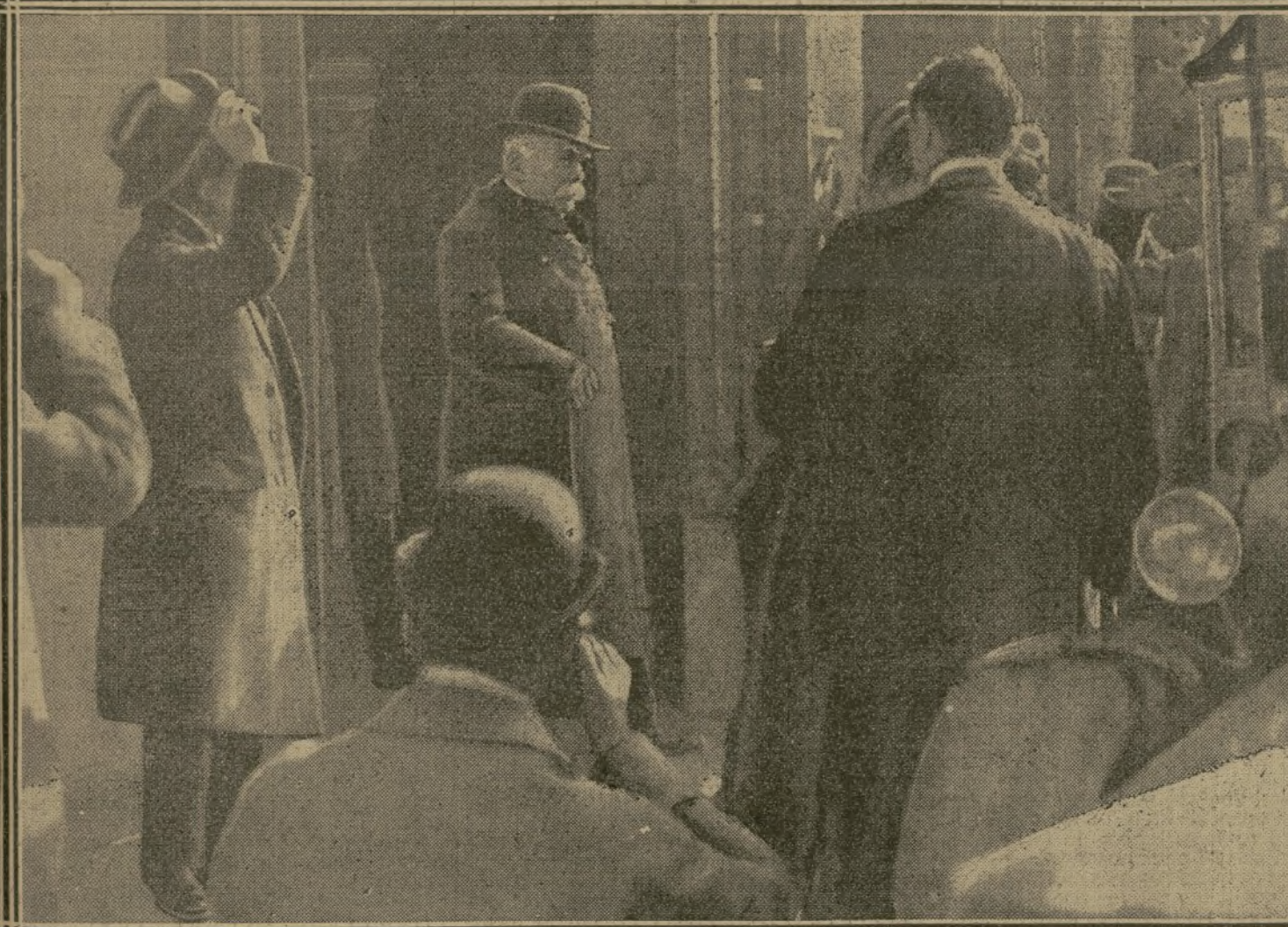
LA PREMIÈRE SORTIE DE M. CLEMENCEAU



8 h. 30 : LES D^{rs} FLORAND ET GOSSET ET M. BOUCHARDON ARRIVENT RUE FRANKLIN



13 HEURES : LE D^r LAUBRY VIENT CHERCHER LE CONVALESCENT EN AUTO



13 h. 55 : M. CLEMENCEAU SORT DE CHEZ LUI. ON LE SALUE AVEC ÉMOTION



14 h. 45 : LE BLESSÉ, SUR LA TERRASSE DE VERSAILLES, DÉPASSE SON MÉDECIN



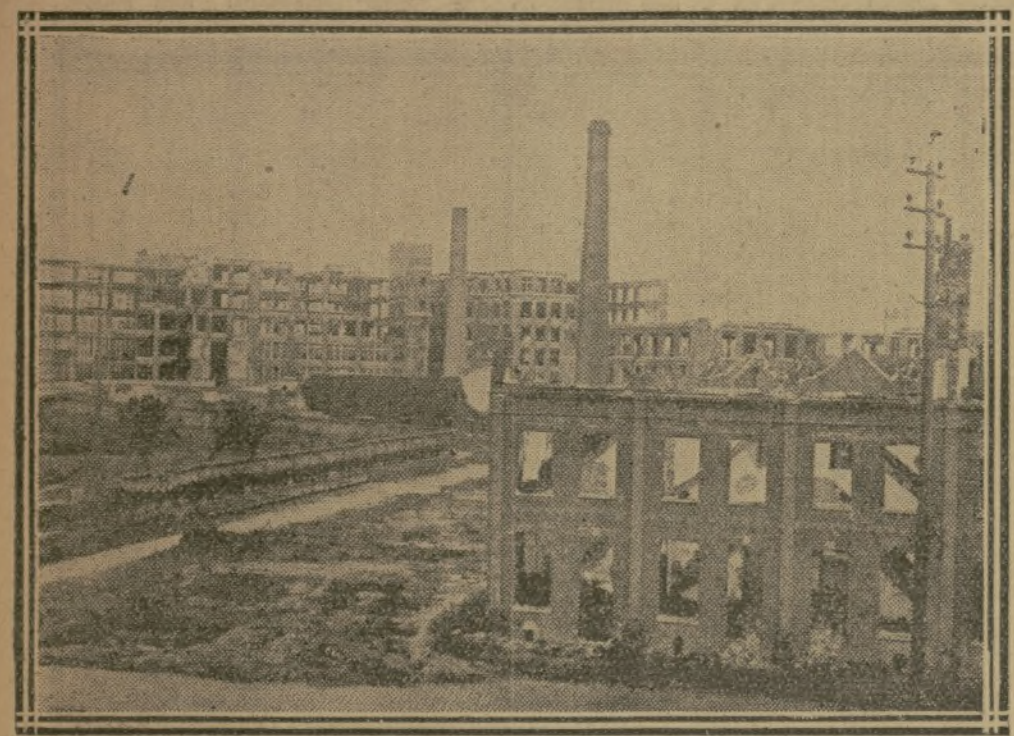
14 h. 50 : M. CLEMENCEAU S'ENTRETIENT, A VERSAILLES, AVEC UN AUSTRALIEN
 Hier matin, après la consultation de ses médecins, M. Clemenceau recevait le capitaine rapporteur Bouchardon. Cette visite avait pour but de recueillir la déposition du président du Conseil sur l'attentat du 19 février. En haut, à gauche, l'arrivée des médecins et du magistrat : 1. D^r Paul ; 2. Le capitaine



15 h. 55 : LE RETOUR RUE FRANKLIN, APRÈS DEUX HEURES DE PROMENADE
 Bouchardon ; 3. Le capitaine greffier Thibault ; 4. D^r Florand ; 5. D^r Gosset. Après son déjeuner, le président, accompagné du docteur Laubry, montait allègrement en automobile, se dirigeant sur Versailles. Arrivé au château, l'illustre blessé alla faire un tour à pied sur la terrasse. A 15 h. 55, il rentrait rue Franklin.

LE SORT DES TERRITOIRES DÉVASTÉS L'ÉMOUVANT APPEL DES VILLES DU NORD

Comment ne réaliserait-on pas un effort pour rendre la pleine vie à ces cités, quand on les voit déjà se redresser avec une admirable vigueur ?



A LILLE. — UN DES QUARTIERS DE LA VILLE QUI ONT LE PLUS SOUFFERT

Je me rappelle qu'au mois de novembre, quand, en Alsace, j'assistais à la fête de la Liberté, une cruelle dissonance vint troubler notre bonheur. Opposant aux cœurs, aux libérations qui abondaient en Alsace-Lorraine, la détresse du Nord de la France, les mandataires de ces départements tragiques appelèrent à l'aide, joignant à la prière une déception si amère qu'elle finissait en menace.

Ceux qui ont la charge de répondre à cet appel, ceux qui doivent éviter les conséquences de cette menace, sont-ils venus constater sur place, après trois mois, non seulement ce qui a été fait, le peu qui a été fait, mais encore à quel point elle est destinée à fructifier, ce que c'est que la vigueur et la bonne volonté du Nord de la France ?

Je viens de voir à Lille et dans des villes plus malheureuses, à Arras, par exemple, se tendre vers la vie française des forces si généreuses, des ressources de persuasion si véridiques et si nobles, qu'il est indispensable d'en faire état vis-à-vis des mauvais gérons de ce patrimoine retrouvé. On a trop recouru à la tactique d'apitoiement et de lamentation.

Impressions du premier voyage

J'avais traversé ces villes et ces campagnes, le mois dernier, en revenant de Belgique. Elles semblaient alors abattues par un mal que la nature était incapable de surmonter. Autour de Lille notamment s'étendait une vaste zone tarie. Roubaix était sans travail et, noir de l'atmosphère des houillères, manquait de charbon. Qui, à ce moment, les gémissements formaient les seules manifestations dont les habitants eussent la force, et les seules que l'on comprit d'eux. Or, à quelques semaines de distance, tout est transfiguré.

Il y avait dans le train, à côté de moi, un commerçant roubaixien démolé, qui s'en allait chez lui pour affaires. Toute sa famille était évacuée aux environs de Paris. Il ne savait que décider. Il en avait aux pouvoirs publics, qui, par le nombre des démarches, le hasard et la lenteur des transports, rendaient impossible toute détermination de rapatriement. Mais il en avait aussi à la pauvreté, à la maladie du pays, qui enlevait tout espoir de reprise commerciale et industrielle d'ici longtemps. Lorsque le convoi, en marchant d'une façon étouffée comme l'on fait dans la chambre d'un mourant, pénétra dans la région des batailles, il ne cessa de braver la terre stérile, vers les cadavres convulsés des villes, des gestes irrités et désolés. Quel projet former, quel avenir fonder sur ces vestiges ?

Le retour à Lille

Nous débarquâmes ensemble à Lille. Les abords de la gare regorgeaient de curieux. Les nouveaux arrivants étaient interpellés par des parents et des amis qui échangeaient avec eux des paroles joyeuses, comme au retour d'un périlleux voyage. Tout le long des rues, il y avait des fileuses, autres que des soldats, malgré le mauvais temps, et ces rues, si noires, si vides à mon dernier passage, étaient occupées maintenant par des magasins aux visages brillants. Mon homme eut une surprise qui lui ne put dissimuler.

C'était un samedi soir. Aucun jour n'est plus propice à juger de la santé d'une population que le samedi, où s'établit la difficile balance de la fatigue de toute une semaine et de la compensation d'une journée de repos. Que de tristes samedis, dans cette partie de l'Europe, pendant quatre ans ! Derrière soi, six jours de servitude atroce ; devant soi, un dimanche obscur, sans vivres et sans feu ! Il en était encore ainsi il n'y a pas longtemps. Mais le soulagement, l'allègement ont germé.

Le quartier qui avoisine la gare de Lille n'est qu'un amas de ruines depuis 1914, et dernièrement il se prolongeait par une zone aveugle, plus triste, peut-être, que les ruines : maisons abandonnées, aux issues bâillonnées de planches ; sur le toit un croûte de ténacité qu'aucune lumière ne soulevait, une croûte de silence qu'aucun pas ne faisait craquer. La vie, à présent, est réapparue ; elle borde des ruines, elle les investit de lampes qui flambent, d'allées et venues, de rires ; elle est prête à les dominer et à les vaincre.

Avant de l'occasion de fréquenter une des belles maisons de Lille, un de ces hôtels jaloux et sévères qui font la noblesse de la province, j'ai interrogé de nouveau les pauvres femmes qui en ont eu la lourde responsabilité pendant l'occupation allemande. Leurs réponses ont été différentes de celles que j'avais recueillies précédemment. Je les avais trouvées courbées, peureuses, un peu serviles. Et elles parlaient aux Français de ce ton baissé et cérémonieux qu'elles avaient employé avec les officiers allemands qui, tard dans la nuit, juraient au billard, en vidant la cave. Aujourd'hui, leurs corps et leurs âmes se redressent petit à petit. Il faut les apprivoiser. On y parvient. Alors elles vous content, d'une voix douce et lasse, toutes les ruses auxquelles elles ont recouru pour sauver à peu près l'essentiel du mobilier et des œuvres d'art. Elles y ont réussi. Que de soumission apparente, et combien d'affreuses convulsions d'orgueil, elles ont dû déployer afin d'arriver sans trop de risques ni d'entraves jusqu'à la sortie des mauvais jours ! Jusqu'à présent, elles insis-

taient beaucoup sur les vexations et les humiliations subies. Désormais, elles n'y insistent plus. Il semble que leur esprit les secoue, que l'empreinte s'en efface. Le renouveau de la liberté, avec ses souffles calmants et ses tendres espoirs, a chassé les orages. Je vous le dis, Lille s'est remise debout ; la fraîcheur et la vivacité sont rentrées en son teint et en ses yeux.

La vie impérieuse

Cette sensation ineffable de vie impérieuse et toute-puissante, on l'éprouve même dans le domaine où la mort, pendant quatre ans, a travaillé sans relâche. Certes, on est obligé de franchir des étendues immenses qui ne sont que de moroses tourbillons ligés de terre corrompue. La plaine de Lens, la falaise de Vimy : royaume de mort et de pourriture !

À Arras, malgré ses tas de pierres rouillées et moissies qui furent des chefs-d'œuvre, dirai-je l'émotion d'y voir fleurir d'audacieux étalages, des légumes, des fruits, de la parfumerie, des bijoux ? Il y en avait deux, voici un mois. Il y en a dix maintenant. Et, de la ville infirme, la vie se coule jusqu'à la campagne. Des piétons s'aventurent à travers les jachères défoncées où gisent d'immenses ferrailles, restes des armées qui se mouraient là dans leurs avances et leurs replis.

J'ai parlé de ces paysans qui, réfugiés aux bords de la France, sont rentrés, n'ont plus rien reconnu, pas même le bûcher de leurs champs, et qui sont restés quand même. Nichant sous les décombres, aménageant d'anciennes cages allemandes à demi démolies, ils ne veulent plus partir. Ils préfèrent mourir que recommencer l'exil. Et déjà, par leurs soins, la terre se ranime. Là où les peupliers, les saules, les morceaux de cultures ; ils rapicotent les trous d'obus et les labourent ; ils remettent des cultures au sol en loques. Cet effort n'existait pas, les semaines passées ; il grandit. Que sera-ce quand le printemps sera arrivé à la rescousse et que les énergies profondes se mettront à l'ouvrage ! Les nettoyeurs chinois qui errent à travers l'énorme cimetière feront bien de se presser : la terre toute seule, les dépassement bientôt dans leur besogne.

Devant cette résurrection irrésistible, comment ne criions-nous pas à ceux qui s'occupent si négligemment du sort de ces victimes, hommes, villes, campagnes :

La paix plus forte que la guerre

« On ne vous demande pas de rendre la vie à des morts, on ne vous demande pas un miracle ; on vous demande seulement d'aider la vie, qui déjà s'étire et se gonfle, à recouvrer son mouvement spacieux. La paix est plus forte que la guerre. Des sources merveilleuses collaborent spontanément à la paix. Soyez rassurés : la mystérieuse vie travaille déjà à rassurer les êtres, à raviver les terres ; il suffit que vous y ajoutiez quelques moyens et quelque justice. Est-ce trop vous demander ? »

« Méfiez-vous, d'ailleurs : vous croyez, peut-être, abusés par les déclarations, les supplications, les scènes déchirantes dont l'on ne s'est que trop servi pour peser sur vous, vous croyez, peut-être, que vous avez affaire à une misère si profonde, à une débâcle si complète, que vous pouvez la régler de haut, selon votre bon plaisir. »

« Détrompez-vous. La vie est là, souveraine. Quand elle languissait encore, à bout d'énergie, vous ne l'avez pas relevée. Elle s'est relevée. Elle se tient droite et elle s'éclaire. Soutenez-la, stimulez-la : il en est temps encore. Mais si vous ne la soutenez ni ne la stimulez, prenez garde : elle se passera de vous, et c'est vous qui serez, un jour prochain, ses victimes. De toute sa douceur à laquelle rien ne résiste, de toute sa jeunesse qui déjà s'illumine et qui rompt tous les obstacles, elle passera le mauvais passage, malgré vous, contre vous ! »

Voici le maréchal Pétain

Au retour de notre visite à Arras, nous avons croisé sur la route le maréchal Pétain, qui venait, lui aussi, voir la vieille cité douloureuse. On l'attendait, mais sans bruit, sans bruit de joie, sans bruit de plaintes, non plus. Sa voiture, lorsque nous la croîsâmes, traversait l'ossuaire de Lens, ce chaos de maisons écroulées dont toutes les entrailles pendent et se déversent dans la boue. Le maréchal Pétain est un grand témoin des contre-coups de la guerre. Il nous est repassé au milieu d'eux. Qu'il témoigne de ce qui ferme de promesses à travers les fosses chavirées des bassins de Courrières, de Lens et d'Anzin !

... En rentrant à Paris, j'ai pris le train de Lille passant par Douai. C'était la seconde fois qu'il circulait ; les voies hachées par les Allemands viennent seulement d'être en partie réparées. A la sortie de Lille, le train allait lentement, et, sur son passage, tous les habitants étaient dehors et le regardaient, en souriant, comme un revenant chéri. Ils le saluaient, ils lui parlaient, ils faisaient, un instant, de tous ceux qui l'occupaient, des amis à qui ils avaient envie de lancer quelques mots heureux.

Et quand le train reprit de la vitesse, nous les vîmes tous se repencher vaillamment sur le rapetassage de leurs jardins déchi- quetés et de leurs maisons sans vitres... Henri HERTZ.

L'ACTE D'ALGÉSIRAS L'ESPAGNE VEUT-ELLE CAUSER AVEC NOUS AU SUJET DU MAROC ?

Le comte de Romanones considérerait la zone espagnole comme "un excellent instrument d'échange". Une déclaration d'un haut fonctionnaire, spécialiste des questions africaines.

La question du protectorat marocain, libérée de toute charge et de toute entrave, est, pour la France, une question vitale.

Nous avons interrogé, hier, au Quai d'Orsay, une haute personnalité officielle spécialisée dans les questions africaines, sur l'accueil fait, par le Comité des Dix, aux demandes françaises relatives à la suppression de l'acte d'Algésiras et à l'adoption de mesures empêchant l'Allemagne de renouveler, au Maroc, l'action hostile qu'elle a poursuivie contre la France.

« Je ne puis, nous a répondu l'éminent diplomate, vous dire rien de plus que les informations communiquées à la presse. Je crois savoir que l'étude présentée à la Conférence a produit une forte impression. D'ores et déjà, il ne semble pas douteux que le point de vue français ne soit entièrement adopté. »

L'Espagne n'est-elle pas aussi directement intéressée dans la question ?

Sans doute. Mais les intentions respectives de la France et de l'Espagne, au Maroc, sont réglées par le traité de 1912. La zone d'influence espagnole est nettement limitée. Il ne nous appartient pas de demander aucune modification aux conventions acceptées par nous.

« Il n'a donc pas été parlé de la zone espagnole devant le conseil des Dix ? »

« Il a bien fallu en faire mention, puisque c'est par cette voie que se sont exercées les intrigues allemandes, contre lesquelles le gouvernement de Madrid n'a, d'ailleurs, cessé de lutter avec une entière bonne foi. »

« Ne serait-il donc pas désirable d'établir de nouvelles conventions entre la France et l'Espagne, afin de prévenir le retour de nouvelles intrigues allemandes au Maroc, où les rebelles ne sont point encore apaisés ? »

« Sans doute. »

Nous mettons sous les yeux de l'éminent spécialiste des questions marocaines l'information suivante de l'agence Havas :

MADRID, 25 février. — M. le comte de Romanones, répondant à M. Cambon, dit :

« Nous devons nous en tenir à la convention de 1912. Notre zone est pour nous la plus haute importance. Nous ne saurions, en conséquence, envisager la moindre cession, ni le moindre abandon. »

La zone française a beaucoup de fond, mais peu de façade. La zone espagnole, au contraire, a beaucoup de façade, c'est précisément ce qui lui donne une grande valeur, dont nous devons tirer tout le profit, et ce qui en fait un excellent instrument d'échange dont nous devons tirer tout le bénéfice. »

Le comte de Romanones termine en disant : « Ce n'est pas en demandeurs, mais en défenseurs, que nous devons soutenir et que nous soutiendrons nos droits au Maroc. »

Le haut fonctionnaire ne nous dissimule point sa surprise d'apprendre par les journaux des paroles de cette importance, dont il n'a, personnellement, aucune communication officielle. Il décroche le récepteur de son appareil téléphonique et s'informe auprès de ses collègues.

« Personne ne sait rien, ici, d'un discours du premier ministre espagnol, qui semble proposer des transactions qu'à ma connaissance nous n'avons point encore sollicitées. Je dois donc, ajoute le diplomate, rendre circulaire, m'abstenir de tout commentaire. »

Y aurait-il, à votre avis, intérêt à causer avec le gouvernement espagnol, sur les bases auxquelles M. le comte de Romanones fait allusion ?

« Je pense que des conversations seraient possibles, et je suis certain que la France y apporterait le plus sincère esprit de conciliation et de cordialité, ses sympathies pour le gouvernement de M. le comte de Romanones étant des plus sincères. »

« Mais n'oublions pas que, pour juger d'une opportunité semblable, nous n'avons qu'une information tronquée d'agence sur des paroles plus ou moins exactement traduites. »

« En attendant des détails plus circonstanciés et plus explicites, une réserve absolue s'impose. La France a mis sa signature au bas des conventions de 1912. Quelque chose qu'elle ait pu en éprouver pendant la guerre, elle a respecté fidèlement tous ses engagements. Elle continuera à rester dans les limites des traités, la funeste théorie allemande du "chiffon de papier" n'étant point dans ses traditions diplomatiques. »

« Si des modifications sont souhaitées par le gouvernement espagnol dans le statut marocain, il appartient naturellement à l'Espagne de prendre l'initiative de nouveaux pourparlers. » — M. P.

La fin tragique du docteur Chaput

Le docteur Henri Chaput, chef du service de chirurgie à l'hôpital Lariboisière, avait été douloureusement affecté par la mort de son fils, le lieutenant aviateur Jean Chaput, tombé il y a un an au cours d'un combat aérien, alors qu'il venait d'abattre son seizième appareil.

L'éminent praticien tenta de réagir ; il se consacra avec plus d'ardeur encore à son service de Lariboisière, et poursuivit sans relâche les recherches scientifiques qui justifiaient sa réputation.



DOCTEUR HENRI CHAPUT (Phot. Braun et Cie.)

Ce surmenage contraindrait le docteur Henri Chaput à prendre quelques semaines de repos dans le Midi.

Mais la hantise du suicide s'imposa à l'éminent chirurgien, qui, la nuit dernière, s'est tué d'un coup de revolver d'ordonnance.

C'est seulement hier matin que la domestique du docteur Chaput fit la lugubre découverte...

POUR NOS SOLDATS DÉBAT A LA CHAMBRE SUR L'INDEMNITÉ DE DÉMOBILISATION

Une prime de 20 francs par mois de présence dans les unités combattantes et de 10 francs dans les formations de l'intérieur sera-t-elle substituée à la prime uniforme de 15 francs ?

La Chambre a commencé, hier, l'examen des propositions relatives à l'indemnité de démobilisation.

D'accord avec la commission de l'armée, la commission d'assurance et de prévoyance sociales lui propose un texte accordant à tout mobilisé ayant été mobilisé au moins pendant trois mois, depuis le 2 août 1914, et ayant déposé, au moment de sa libération, la durée légale du service dû par sa classe de mobilisation une indemnité fixe de 250 francs, payable le jour de son renvoi dans ses foyers ou des promulgation de la loi s'il a été libéré antérieurement.

Cette indemnité sera augmentée d'une prime de 15 francs par mois de service effectif entre le 2 août 1914 et le jour du renvoi dans ses foyers sans que le montant total de l'indemnité et des primes mensuelles puisse dépasser 800 francs pour les bénéficiaires sans enfant.

Le montant de ces primes mensuelles sera payé par fraction de 100 francs et par mois. Les officiers, jusqu'au grade de capitaine inclus, auront droit à l'indemnité et aux primes.

Seront exclus du bénéfice de la loi les mobilisés ayant, du fait du cumul de leur solde avec un traitement civil ou une pension, touché plus de 5.000 francs par an en tenant compte d'une majoration de 1.000 francs par enfant de moins de seize ans.

M. Pierre Rameil ouvrit la discussion en demandant une distinction entre les combattants et les non-combattants, et un avantage en faveur des premiers. Le député des Pyrénées-Orientales suggéra aussi l'idée de la constitution entre les Alliés d'une masse commune destinée à récompenser les soldats de l'Entente et constituée en raison directe de la richesse et de la population des Etats participants et en raison inverse du nombre des morts, des dégâts matériels et des dépenses de guerre de chacun d'eux.

Cette idée est née en Amérique, dit M. Rameil. Je voudrais demander à M. Klotz de la soutenir à la Conférence de la paix.

Très applaudi, M. Camille Blaisot soutint également que l'homme du front avait droit à une récompense particulière. Pour le député du Calvados, c'est d'ailleurs l'Allemagne qui doit payer.

M. Paisant à la tribune

Rapporteur de la commission d'assurance et de prévoyance sociales, M. André Paisant convia la Chambre à voter le texte dont nous résumons plus haut les dispositions.

M. Paisant n'avait pas voulu établir de distinction entre combattants et non-combattants, dit-il, car il ne s'agit pas de donner une prime au combattant. L'idée que nous avons poursuivie est celle-ci : un homme a été séparé de son foyer qui souvent a été dévasté ; il sera obligé de le reconstruire. Quel qu'il soit, d'où qu'il vienne, cet homme sera obligé de se refaire une existence. Combattant ou non, il se trouvera en présence des mêmes charges.

Au nom de la commission de l'armée, M. Rognon s'éleva contre l'idée de diviser les soldats de France en deux catégories. Une question de M. Merlin amena ensuite M. Albert Favre, sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur, à faire connaître l'intention du gouvernement de maintenir, dans tous les cas, les allocations aux familles des mobilisés pendant les six mois qui suivront la démobilisation du soutien de famille.

La discussion devint quelque peu houleuse avec l'intervention de M. de Monpland, qui protesta contre l'assimilation des ouvriers mobilisés en usine aux combattants des tranchées.

« Ceux dont vous parlez ne toucheraient pas dit M. André Paisant. »

M. de Monpland déclara que les ouvriers mobilisés en usine avaient reçu plus de 500 francs comme indemnité de licenciement.

« C'est une erreur, dit M. Abrami. Aucun homme mobilisé à l'usine n'a touché d'indemnité de licenciement du fait de l'Etat. Celle-ci n'a été attribuée qu'aux ouvriers. »

« Les ouvriers rappelés du front en usine ont reçu de leurs patrons une indemnité de licenciement, soutint M. de Monpland. »

« Des industriels ? » souleva M. Abrami. Cela ne regarde pas l'Etat.

Pardonnait encore le député de la Vienne à leur avoir imposé. Quant à nous, il est impossible que nous ne fassions pas de distinction entre ceux qui étaient au front et ceux qui sont restés à l'arrière.

La discussion générale close, la Chambre repoussa, par 255 voix contre 198, un premier contre-projet de M. Aristide Jobert.

Une longue discussion s'engagea ensuite sur un texte de M. Camille Blaisot ayant pour objet d'avantager les combattants, texte que le député du Calvados retira finalement devant la promesse de la commission d'accepter de substituer à la prime uniforme de 15 francs par mois de présence, prévue par l'article 2, une prime de 20 francs par mois de présence dans les unités combattantes et de 10 francs dans les formations de l'intérieur.

La discussion continuera cet après-midi.

« L'ouverture, la Chambre avait adopté sans débat plusieurs projets et propositions de loi. »



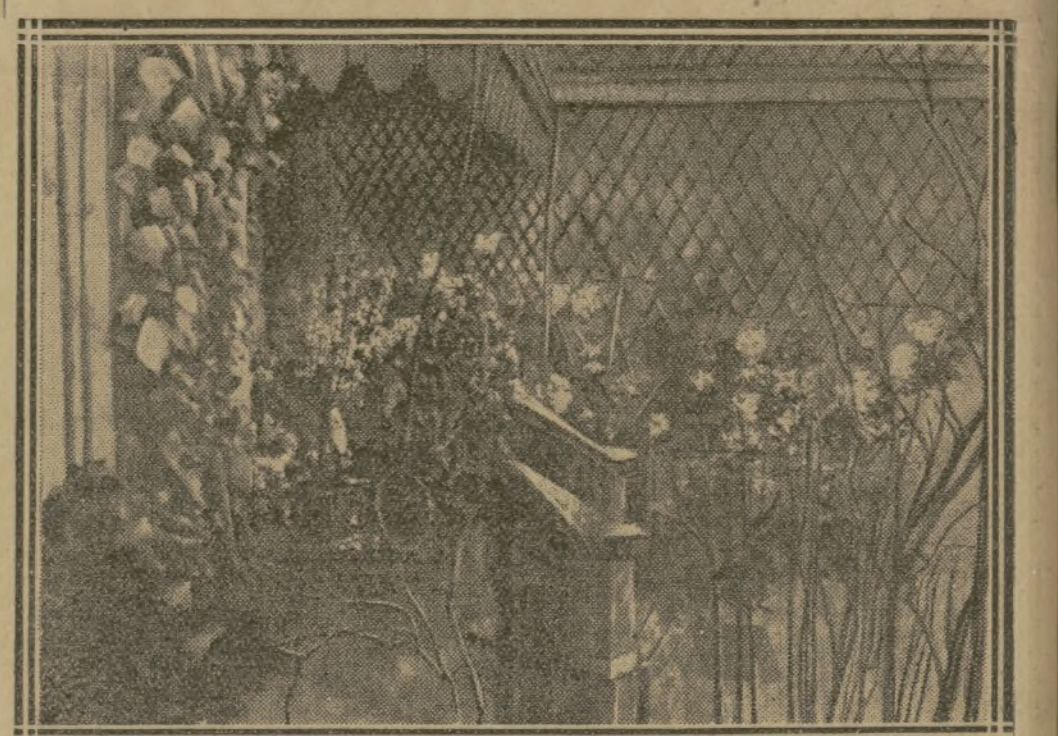
M. ANDRÉ PAISANT (Phot. Henri Manuel)

tions, dont celle tendant à la création, dans chaque localité, d'un tableau contenant les noms de tous les enfants de la localité tombés au champ d'honneur, et à l'établissement du Livre d'or des municipalités françaises.

Le matin, la Chambre avait continué la discussion de la proposition de loi relative à la propriété commerciale. — Léopold BLOUX.

AU DEUXIÈME JOUR DE LA CONVALESCENCE LA PREMIÈRE SORTIE DE M. G. CLEMENCEAU

Notre "Premier" s'est rendu hier après-midi, en auto, à Versailles, où il a visité la salle du Sénat après s'être promené, pendant un quart d'heure, dans le parc.



LES FLEURS APPORTÉES A M. CLEMENCEAU PRENNENT L'AIR SUR LE PERRON

M. Clemenceau a fait, hier après-midi, sa première sortie.

Le matin, les médecins se sont réunis comme d'habitude et n'ont rédigé aucun bulletin. La nuit avait été très bonne. L'état général est parfait. La sortie pouvait avoir lieu.

Huit jours exactement après l'attentat, voilà donc à nouveau le grand vieillard debout, n'ayant rien perdu, semble-t-il, de ses incomparables forces. Miracle de la volonté. Le président n'a eu besoin d'aucun appui pour gagner son automobile. Il a été assez valide et solide pour effectuer, jusqu'à Versailles, une petite randonnée à vive allure. Il a monté des étages, il s'est promené d'un pas qui était presque allègre. Et, au retour, il a déclaré que, loin d'être fatigué, il se trouvait fort bien d'avoir pris un peu l'air.

La foule rue Franklin

Une heure de l'après-midi. Un beau temps clair, un peu hésitant, peut-être, avec un sourire de soleil convalescent.

La rue Franklin n'est pas de celles où le calme fait oublier Paris. Les tramways Madeleine-Boulogne, Auteuil-Passy-Hôtel de Ville y circulent trop fréquemment pour que le silence y puisse s'installer. En passant, les voyageurs se penchent et cherchent des yeux en maison. On la reconnaît à des signes qui ne trompent pas. D'abord, on est étonné de la voir aussi simple, sans aucune élégance. Le président n'habite même pas un immeuble moderne. Sur le seuil, des agents et des photographes stationnent. Pas de doute. Et puis on se souvient. Les piétons qui passent par là régulièrement se rendent compte que la journée pour le blessé énergique ne sera pas semblable aux précédentes. Le groupe qui attend grossit. Des jeunes filles s'enthousiasent, et, à leur tour, cèdent à la curiosité : « Il va sortir ! on va le voir, le saluer et lui crier bravo. Les agents veillent discrètement sur le président et se contentent de masser la foule sur le trottoir d'en face. »

A 1 h. 45, le général Mordacq arrive en automobile, cependant que la voiture de M. Clemenceau est venue se ranger rue Vienne.

Le temps est tout à fait favorable. Le sourire du soleil s'est élargi.

A deux heures moins cinq, le médecin-major Laubry descend d'une automobile militaire, et la voiture du président, marquée aux initiales R. G. A. T., se range devant la porte. On apporte une, puis deux couvertures. La troisième est une fourrure : une panthère rayée, presque une peau de tigre.

« Vive Clemenceau ! »

Le président paraît, un cri éclate : « Vive Clemenceau ! » Toutes les têtes se découvrent. Le président n'a pas changé. Il est peut-être un peu plus pâle. Il regarde et sourit : un bon sourire que surplombe la moustache épaisse. Il prend place dans la voiture où le Dr Laubry monte également, et le général Mordacq prend congé.

L'automobile démarre par le haut de la rue Franklin, traverse la place du Trocadéro et s'engage dans l'avenue Kléber. Le président ira-t-il au Palais de justice, ainsi que le bruit en a couru ? Non ! A allure moyenne, la voiture contourne l'Arc de Triomphe et descend l'avenue du Bois. Il suivra donc

« Vive Clemenceau ! » Toutes les têtes se découvrent. Le président n'a pas changé. Il est peut-être un peu plus pâle. Il regarde et sourit : un bon sourire que surplombe la moustache épaisse. Il prend place dans la voiture où le Dr Laubry monte également, et le général Mordacq prend congé.

L'automobile démarre par le haut de la rue Franklin, traverse la place du Trocadéro et s'engage dans l'avenue Kléber. Le président ira-t-il au Palais de justice, ainsi que le bruit en a couru ? Non ! A allure moyenne, la voiture contourne l'Arc de Triomphe et descend l'avenue du Bois. Il suivra donc

« Vive Clemenceau ! » Toutes les têtes se découvrent. Le président n'a pas changé. Il est peut-être un peu plus pâle. Il regarde et sourit : un bon sourire que surplombe la moustache épaisse. Il prend place dans la voiture où le Dr Laubry monte également, et le général Mordacq prend congé.

L'automobile démarre par le haut de la rue Franklin, traverse la place du Trocadéro et s'engage dans l'avenue Kléber. Le président ira-t-il au Palais de justice, ainsi que le bruit en a couru ? Non ! A allure moyenne, la voiture contourne l'Arc de Triomphe et descend l'avenue du Bois. Il suivra donc

« Vive Clemenceau ! » Toutes les têtes se découvrent. Le président n'a pas changé. Il est peut-être un peu plus pâle. Il regarde et sourit : un bon sourire que surplombe la moustache épaisse. Il prend place dans la voiture où le Dr Laubry monte également, et le général Mordacq prend congé.

L'automobile démarre par le haut de la rue Franklin, traverse la place du Trocadéro et s'engage dans l'avenue Kléber. Le président ira-t-il au Palais de justice, ainsi que le bruit en a couru ? Non ! A allure moyenne, la voiture contourne l'Arc de Triomphe et descend l'avenue du Bois. Il suivra donc

« Vive Clemenceau ! » Toutes les têtes se découvrent. Le président n'a pas changé. Il est peut-être un peu plus pâle. Il regarde et sourit : un bon sourire que surplombe la moustache épaisse. Il prend place dans la voiture où le Dr Laubry monte également, et le général Mordacq prend congé.

L'automobile démarre par le haut de la rue Franklin, traverse la place du Trocadéro et s'engage dans l'avenue Kléber. Le président ira-t-il au Palais de justice, ainsi que le bruit en a couru ? Non ! A allure moyenne, la voiture contourne l'Arc de Triomphe et descend l'avenue du Bois. Il suivra donc

« Vive Clemenceau ! » Toutes les têtes se découvrent. Le président n'a pas changé. Il est peut-être un peu plus pâle. Il regarde et sourit : un bon sourire que surplombe la moustache épaisse. Il prend place dans la voiture où le Dr Laubry monte également, et le général Mordacq prend congé.

L'automobile démarre par le haut de la rue Franklin, traverse la place du Trocadéro et s'engage dans l'avenue Kléber. Le président ira-t-il au Palais de justice, ainsi que le bruit en a couru ? Non ! A allure moyenne, la voiture contourne l'Arc de Triomphe et descend l'avenue du Bois. Il suivra donc

« Vive Clemenceau ! » Toutes les têtes se découvrent. Le président n'a pas changé. Il est peut-être un peu plus pâle. Il regarde et sourit : un bon sourire que surplombe la moustache épaisse. Il prend place dans la voiture où le Dr Laubry monte également, et le général Mordacq prend congé.

L'automobile démarre par le haut de la rue Franklin, traverse la place du Trocadéro et s'engage dans l'avenue Kléber. Le président ira-t-il au Palais de justice, ainsi que le bruit en a couru ? Non ! A allure moyenne, la voiture contourne l'Arc de Triomphe et descend l'avenue du Bois. Il suivra donc

« Vive Clemenceau ! » Toutes les têtes se découvrent. Le président n'a pas changé. Il est peut-être un peu plus pâle. Il regarde et sourit : un bon sourire que surplombe la moustache épaisse. Il prend place dans la voiture où le Dr Laubry monte également, et le général Mordacq prend congé.

l'itinéraire que l'on croit connaître : le tour du lac avec retour par l'allée des Acacias. Une petite promenade sage !

Mais nous laissons le lac pour prendre l'avenue du Pré-Catelan et la route de Suresnes.

L'allure s'accroît et les agents cyclistes abandonnent la partie. Le Bois est mélancolique, dans sa sécheresse hivernale. L'air est vif. Un des deux chauffeurs quitte le siège et, debout, sur le marchepied, passe une nouvelle couverture au président.

Voici la Cascade... privée d'eau, le bassin étant en réparation ; le champ de courses de Longchamp et ses tribunes en squelette de diplomates.

Par une route en réfection, cahoteuse, à belle allure, nous quittons le Bois pour suivre le bord de la Seine.

M. Clemenceau regarde l'eau grise, les berges immergées, et, en passant sur le pont de Suresnes, la flottille de chalands massée sur la droite et hibernant.

Sans doute la promenade se bornera au parc de Saint-Cloud. Un beau choix. Mais le parc est traversé, dédaigné, malgré ses coins de verdure, ses taches neigeuses, ses murs tapissés de lierre, ses statues blanches, ses bassins vides.

Le président semble prendre un secret plaisir à « semer » les voitures qui lui font escorte.

L'arrivée à Versailles

Par Ville-d'Avray, il va, il va, sans s'arrêter... et c'est ainsi que nous arrivons à Versailles.

Le château. La grille. La cour des Marbres. La voiture stoppe. M. Clemenceau descend avec aisance. A pied, il traverse le corps du bâtiment principal et fait halte devant le bassin de Neptune, dépourvu de ses fascines et de ses sacs à terre ». Le promeneur semble prendre mille détails dans un regard rapide et respirer à pleins poulmons. Puis il revient au château et monte jusqu'à la salle du Sénat, où siège l'Assemblée nationale. Posément, sans essoufflement, il évoque des souvenirs, donne des précisions au docteur Laubry et redescend.

Dehors, il s'assied sur un banc, en plein air, et attend sa voiture, comme s'il était à la campagne.

Un soldat australien passe, salue. Il avance sur un signe et le président lui serre la main.

LA FAMILLE DE L'EMIR

Quel sera le successeur de l'émir Habibullah, qui vient d'être assassiné près de Kaboul ? Il est difficile de le dire, car la famille royale est une chose fort compliquée, en Afghanistan !

Il y a quelque cinquante années, l'émir Abdur Rahman était exilé de son pays. Dans ses pérégrinations, il épousa une fille du roi et mir de Badakshan. Elle lui donna deux fils : le nomma l'ainé Habibullah — bien-aimé de Dieu, — et le second Nasrullah — victoire de Dieu.

Vers 1878, les Anglais choisirent Abdur Rahman comme émir d'Afghanistan. Le nou-



L'EMIR D'AFGHANISTAN

veau souverain épousa alors Bibi Halima, qui lui donna son troisième fils : Mahomet Omar Jan. On supposait généralement que ce dernier succéderait à son père. Mais quand l'émir mourut, en 1901, son fils aîné Habibullah prit le sceptre sans rencontrer beaucoup d'opposition. Bibi Halima seule ne pouvait se consoler de voir sa progéniture écartée du trône : elle intrigua sans relâche contre son beau-fils, mais elle n'arriva à rien, parce que Mahomet Omar n'était qu'un lourdaud. Nasrullah, entre temps, s'était jeté corps et âme dans la dévotion.

Quand l'émir Habibullah fit un voyage aux Indes, on le jugea un homme aimable et bier élevé : il chantait en s'accompagnant du piano, il valait avec grâce... C'était un excellent joueur de bridge. Bon chasseur, il se vantait de savoir cuisiner un dîner, d'être parfait médecin, et de pouvoir pêcher un poisson aussi bien que n'importe quel « mullah ». Pour finir, il était fort bon linguiste, et habile mécanicien. La civilisation occidentale n'était point sans lui plaire, mais il jugeait que son peuple n'était pas encore assez mûr pour la recevoir. Quel sera le successeur de ce souverain aussi plein de talents ?

Quand Habibullah arriva à l'âge d'homme son père lui fit épouser sept femmes choisies dans les familles les plus puissantes d'Afghanistan. L'héritier naturel de l'émir est son fils Inayatullah khan, âgé maintenant de treize ans. Mais ce prince n'a-t-il pas à compter avec les intrigues du parti de Mahomet Omar sans parler de celles de Nasrullah, le frère dévot ?

LES COURS

S. A. R. la duchesse d'Aoste se rend à Bruxelles, où elle remettra à S. M. la reine Elisabeth l'ordre du Mérite de la Croix-Rouge italienne.

Avant son départ de Paris, la duchesse d'Aoste avait remis les insignes du même ordre à Mme Poincaré, avec une lettre autographe de S. M. la reine d'Italie.

Le prince Paul Karagorgevitch, neveu du roi de Serbie, vient d'arriver à Rome.

CERCLES

Ont été reçus membres permanents du Nouveau-Cercle : le marquis de Triguerville, adjudant pilote aviateur, décoré de la médaille militaire, trois citations, parrains : le duc de La Roche-Guyon et le marquis du Crozet ; le comte de La Haye-Monbault, capitaine d'infanterie, décoré de la Légion d'honneur, croix de guerre, parrains : le capitaine Outrey et le baron de La Grange d'Orléans ; M. Georges du Bos, lieutenant au 1^{er} chasseurs à cheval, parrains : M. de Rennes et le lieutenant-colonel de Guillebon ; le général de division vicomte G. de Cornulier-Lucinière, parrains : le vice-amiral comte de La Jaille et le comte Pierre d'Oilliamson ; le baron Joseph de Belleville, décoré de la croix de guerre, parrains : le comte Pierre d'Oilliamson et le comte de Jumilhac ; M. François de Sincay, parrains : M. Edgar de Sincay et le marquis du Crozet.

CITATIONS

La marquise d'Espinois Saint-Luc, née Hericart de Thury, et la marquise Guilhem de Pothuau viennent de recevoir la médaille en argent de la Reconnaissance française, pour avoir, « dès le début des hostilités, transformé leurs châteaux en ambulances militaires, fait preuve d'un incessant dévouement envers les soldats blessés, et contribué à la plus grande partie des frais nécessaires par l'entretien de ces ambulances ».

NAISSANCES

Mme Jules Ramseyer a donné le jour à une fille à Lausanne.

Mme Burin des Rozières a mis au monde une fille à Montluçon.

FIANÇAILLES

Nous apprenons les fiançailles du comte de Neuville, maréchal des logis au 6^e dragons, fils du marquis de Neuville et de la marquise, née Rougé, avec Mlle Elisabeth Pauline d'Ivoy de La Poype, fille du comte de La Poype et de la comtesse, née Bonnamy, et sœur du capitaine Roland Pauline d'Ivoy de La Poype, tué glorieusement en 1915.

Mlle Marguerite Chénobenoit, fille de M. Chénobenoit, conseiller à la Cour de Paris, et de Mme Chénobenoit, est fiancée au commandant Jean Mollard, chef d'état-major de la 47^e division de chasseurs alpins, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre et des médailles du Maroc et de la colonie.

MARIAGES

Hier a été célébré dans l'intimité, en l'église Saint-Roch, le mariage de Mlle Marie-Rose Morel d'Arleux, fille de M. Lucien Morel d'Arleux et de Mme, née Memie, avec le lieutenant Henri Pineau, décoré de la croix de guerre, fils de M. Ernest Pineau, notaire honoraire, et de Mme E. Pineau.

DEUILS

En la basilique Sainte-Clotilde ont eu lieu, hier, en présence d'une nombreuse assistance, les obsèques de Mlle Hervé-Gruyer. Le deuil était conduit par le baron Hervé-Gruyer, père de la défunte ; M. Albert et Antoine Hervé-Gruyer, ses frères ; M. Paul Leboucq, ancien député, son oncle ; M. Jean Leboucq, maréchal des logis, pilote aviateur, son cousin germain ; le marquis du Tillet, M. Laugel, ancien député d'Alsace, et le colonel Tournais, ses cousins.

Vous souvenez-vous de ce juge de paix parisien qui, au début des hostilités, condamna pour inconvenance et impudeur une mère de famille coupable de n'avoir pas voulu interrompre les études musicales de sa fille ? L'apprentissage du piano, même pour une artiste professionnelle, était ainsi officiellement considéré comme un acte antipatriotique. Et la foule approuva le courageux magistrat qui avait ainsi sauvé la capitale.

Nous n'avons pas changé. La victoire est venue ; on l'a célébrée publiquement par d'orgues saturnales, mais on ferme brutalement les restaurants qui s'avisent d'offrir à leur clientèle la suite de l'Arlesienne en même temps que les hors-d'œuvre, et émettent la prétention de faire vivre des musiciens en même temps que des marmitons. Le gouvernement militaire n'admet pas qu'un violoniste puisse actuellement gagner normalement sa vie. C'est sa manière d'encourager la reprise de la vie économique. Au milieu de tant d'incohérences, celle-ci dépasse vraiment les limites permises. La musique est-elle, oui ou non, une inconvenance ? Tout, qu'on l'interdise sur tout le territoire. Mais si non, que les artistes de Paris ne soient pas seuls victimes de cette brimade. Toutes les villes de France ont leurs orchestres de restaurants et de brasseries. En quoi la musique peut-elle compromettre la dignité de notre victoire ? Et pourquoi, surtout, puisque les plus ineptes aveuglés sont autorisés à jouer les plus cruels refrains sans que la pudeur officielle souffre, pourquoi interdire, à la même heure, l'exécution des programmes infiniment plus artistiques que les quatuors de cafés dansant vainement le droit de reprendre ? La mauvaise musique aurait-elle des passe-droits qu'ignore la bonne ? Et rétablirons-nous jamais le concert européen si on nous interdit d'accorder nos violons ?

EMILE.

L'Académie et les femmes

L'Académie, que l'on accuse de tout d'être antiféministe, parce qu'elle n'a point admis les femmes parmi les Quarante, est, en réalité, toujours un faible pour les larmes de lettres.

On le voit, certes, à ses palmarès, mais en le vit, surtout, dès le dix-septième siècle, premier titulaire du fauteuil qui est aujourd'hui celui de M. René Boylesse, le récipiendaire du 30 mars prochain, Collet, l'auteur de *Cumtude*, venait de mourir, et Gilles Boileau, le frère de Despreaux, se présenta comme son successeur.

Mais cette candidature fut tout de suite et terriblement combattue à l'Académie. Pourquoi ? Parce que Gilles Boileau s'était permis d'attaquer Mlle de Scudéry.

Un nombre de ses adversaires les plus ardents « dressait Pellission, chevalier passionné de la « dixième muse » et pour lui le roman de *Cécile* était le chef-d'œuvre de la littérature française.

Par honneur, Gilles Boileau trouva un défenseur puissant et dévoué en Chapelain. Il avait pourtant critiqué sévèrement *Pucelle* de cet académicien.

Mais Gilles Boileau vivait en très mauvaise intelligence avec son frère, et l'on sait avec quelle méchanceté l'auteur de *Art poétique* avait malmené le pauvre Chapelain et son poème, au point de les rendre l'un et l'autre immortellement ridicules.

Enfin, Gilles Boileau fut élu — on en a vu d'autres depuis entrer à l'Académie par la même porte — mais il faillit bien manquer le fauteuil pour avoir attaqué une femme de lettres.

CARNET D'UN DEMOBILISÉ

Hier soir, dans un salon où l'on parlait, nécessairement, de la vie ébrie (après un fort confortable repas), chacun s'indignait contre la difficulté que l'on avait à se procurer quoi que ce soit, fût-ce à prix d'or, contre l'arrogance des fournisseurs, et les privations de toutes sortes succédant, pour nous autres vainqueurs, à la victoire. A en croire tous les convives, Paris n'était plus Paris, mais une ville où les rapports entre acheteurs et vendeurs, voire entre les acheteurs entre eux, se faisaient chaque jour plus tendus et plus empreints de méfiance et de combativité.

Soudain, quelqu'un éleva la voix, un homme d'un certain âge qui, jusqu'alors, gardait le silence, se contentant d'écouter les propos des convives, en souriant.

Il dit : — Je ne suis pas de votre avis... Non. On trouve de tout à Paris lorsque l'on sait s'y prendre, et il ne s'agit pas d'argent ! Je parle d'autre chose. Tenez, moi, jamais je n'ai subi le refus d'un chauffeur de taxi ; chaque semaine, je fume mes huit paquets de Maryland ; et, au café, il est bien rare que je n'obtienne pas, pour ma tasse quotidienne, un ou deux morceaux de sucre.

Ce fut un tollé général, qui ne parut point démontrer notre homme.

Il reprit, en souriant : — Seulement, moi, j'ai été longtemps dans la diplomatie ; alors je sais parler aux gens.

Oh ! cela ne s'apprend pas tout seul ! Il faut user d'une certaine pénétration, les connaître, apprendre à les connaître, deviner le défaut, leur caractère, leur caractère, leurs faiblesses. Exemple : lorsque je m'adresse à un chauffeur, j'évite de sembler pressé. Je le hèle

de l'autre côté des dames, par : la baronne Hervé-Gruyer, sa mère ; la comtesse Murat, sa grand-mère ; Mlle Marguerite et Jeanne Hervé-Gruyer, ses sœurs ; Mme Paul Leboucq et Mlle Leboucq, ses tantes ; Mlle de Guionville Saint-Cyr, sa cousine germaine.

Les obsèques du professeur Chantemesse auront lieu demain vendredi, à midi, en l'église de la Madeleine. On se réunira à l'église.

Nous apprenons que M. de Montesquiou-Fézensac, 9, rue de Chaillot. Un service aura lieu demain vendredi, à midi, en l'église Saint-Pierre de Chaillot, où l'on se réunira. Les obsèques et l'inhumation auront lieu mardi 4 mars, à 10 heures, en l'église de Bourdon. Prière de considérer le présent avis comme une invitation.

De Mme Marc Brillaud de Laujardière, femme du lieutenant aviateur, décédée âgée de vingt et un ans.

Du colonel Thomas de Colligny, breveté d'état-major, officier de la Légion d'honneur, qui commandait le 152^e régiment d'infanterie au début des hostilités et eut l'honneur d'entrer le premier, à la tête de son régiment, en Alsace reconquise.

De M. Etienne Peugeot, fils du constructeur, décédé âgé de quarante-cinq ans ; Du pilote aviateur Jean Decupis, victime d'une chute d'avion au Maroc. Il était âgé de dix-neuf ans ; De la duchesse de Rivas, mère de la marquise de Villalinda, femme de l'ambassadeur d'Espagne auprès du Saint-Siège, qui a succombé à Madrid.

BIENFAISANCE

L'Assemblée générale du *Secours d'urgence pour les régions libérées*, sous la présidence d'honneur de Mme la marquise Joffe, aura lieu le samedi 1^{er} mars, à 4 heures, au théâtre des Champs-Élysées, 15, avenue Montaigne, et sera présidée par M. René Viviani.

nonchalamment ; et c'est du bout des lèvres que je lui proposai, mon Dieu, sans avoir l'air d'y tenir autrement, d'aller à Passy, tenez, comme j'irais autre part. Puis, en attendant sa réponse, je fais comme s'il m'avait refusé déjà : je cherche du regard un autre taxi, pour moi seul visible. Il est bien rare que je n'obtienne pas satisfaction !

De même pour mes cigarettes. Vous pensez que je ne les demande pas sur-le-champ ; je parle d'abord à la marchande, je lui parle d'elle, de sa santé, de ses déceptions conjugales, de ses espoirs sentimentaux ou matériels. Avec les garçons de café, les gérants, je procède de la sorte... Oh ! je sais, vous m'objecterez que cela est un peu humiliant ! Mais, ne s'expose-t-on pas, chaque jour, à d'autres humiliations, et pour plaisir à des gens qui ne valent pas, souvent, ces bonnes petites gens auxquelles nous nous adressons ? Oui, bonnes petites gens, en vérité, et plus désintéressés, plus sensibles qu'on ne le pense aux aimables procédés. J'en ai vu qui refusaient l'offre d'alliés surenchérisseurs pour servir un client, un habitué français, qui venait, un quart d'heure durant, de parler avec lui d'arthrite et de rhumatisme !... Ainsi se poursuit, devant les comptoirs et les tables, « l'amitié des tranchées ». Ainsi se connaît-on, s'apprend-on, s'apprécie-t-on, peu à peu, entre « classes » différentes, et Paris offre-t-il, de plus en plus, l'aspect charmant, je trouve, d'une cité provinciale où l'on tue le temps (qui n'est pas seulement de l'argent) à bavarder familièrement avec celui-ci, avec celui-là, le voisin, le fournisseur amical de la même rue... celui qui vous connaît depuis l'enfance, et vous appelle par votre petit nom...

Le silence des convives prouve que notre interlocuteur n'avait pas si mal parlé !... — EDMOND SÉE.

Les rois en exil

Qu'est-il advenu des nombreuses familles royales d'Allemagne qui ont dû quitter leur trône un peu brusquement ? Les uns ont fui à l'étranger, les autres sont restés dans la bonne Germanie et vivent dans une ombre aussi discrète que possible. Celles-ci, nous dit-on, ont choisi la bonne part. Ces princes restés au pays ne s'y trouvent pas plus mal que tant d'autres Allemands riches qui surveillent d'un œil inquiet le tour que prennent les événements. Quelques-uns possèdent de grosses fortunes — et on n'a pas encore parlé de confisquer la propriété privée — des titres solides en valeurs étrangères, et des bijoux de famille qui représentent à eux seuls le vivre et le couvert pour plusieurs années. La position personnelle de ces déshérités est donc des plus confortables, car il n'est personne qui, connaissant l'Allemagne, puisse croire que les Allemands des classes moyennes ont, en quelques semaines, jeté par-dessus bord leur profond respect du sang royal.

Quant aux princes qui se sont exilés dans un moment d'affolement, il en est qui, partis avec une valise pour tout bagage, se trouvent dans une situation fort embarrassante. Ils se sont, pour la plupart, réfugiés en pays neutres, chez des parents ou des amis qui les recevaient à bras ouverts et les font dormir dans la poussière — si toutefois les deux

gestes peuvent se concilier — alors que lui, sait le soleil de l'autocratie. Mais les nuages des révolutions obscurcissent actuellement le ciel, et plus d'un amphitryon forcé verra voir au fond de la mer son hôte royal, encombrant et désagréable.

Il faut dire que les souverains ont manqué de prévoyance. Peut-être n'est-il pas trop tard ! Ne se trouvera-t-il pas, parmi eux, un homme d'initiative qui organisera le syndicat des monarchies, avec sa caisse de secours, son bureau de placement et son fonds de chômage ?

Washington chez le Roi Soleil

En attendant le Congrès de la paix, le château de Versailles rouvre ses portes au public. Sauf les salles de peinture du rez-de-chaussée, qui donnent sur le parterre de l'Orangerie, et qui ne sont pas encore prêtes, tout le palais est visible. Avant peut-être, deux nouvelles salles seront ouvertes. L'une d'elles contiendra une série de portraits de personnalités de la Maison de Lorraine, parents de la reine Marie-Antoinette, retrouvés dans les combles. Sans doute furent-ils envoyés de Vienne à Versailles sur le désir de la reine. L'autre salle constituera un petit musée de l'Indépendance américaine. Entre autres pièces curieuses, on pourra y admirer une réplique en bronze du *Washington* de Houdon. C'est la ville de Boston qui a offert cette précieuse statue à la France.

Rien de nouveau

Qui a inventé les ballons aérostatiques ? Enfoncé Montgolfier !... Enfoncé le moine portugais dont nous parlions l'autre jour, dans le *Vieux Neuf*, histoire ancienne des inventions et découvertes modernes, Edouard Fournier cite un passage d'Aulu-Gelle où l'on voit qu'Archytas, l'un des premiers inventeurs, en légères feuilles de bois, une colombe qui volait et agitait ses ailes, grâce à un air subtil dont son corps était rempli. Or, Archytas florissait en même temps que Platon, quatre cents ans avant Jésus-Christ.

La crise du papier

La situation générale des bolcheviks est compliquée du fait que s'épuisent les réserves de papier nécessaires à la propagande. La *Pravda*, l'organe officiel à Petrograd, pousse un cri d'alarme. Elle déclare que la presse bolchevique devra cesser d'exister après le 1^{er} avril. Les soviets n'ont plus en leur possession que 600.000 pouds (environ 9640 tonnes) de papier ! Le minimum nécessaire pour assurer le maintien des journaux jusqu'au 1^{er} juillet serait de 1.000.000 de pouds (environ 96.400 tonnes). L'importation du papier, venant de la Finlande et de l'Esthonie, a cessé complètement, et la Russie ne produit qu'une quantité négligeable de cette précieuse matière.

Après nous le déluge...

Un officier rentré d'Italie récemment eut l'occasion de voir là-bas des officiers autrichiens prisonniers. Pris de commisération, il demanda à l'un d'eux, qui sem-

blait fort triste, ce qu'il pensait de l'avenir de l'Autriche ?

— Pourvu que je sois bientôt d'ici, et que je puisse ensuite vivre à Paris et m'habiller à Londres, le mo flebe de tout ce qui arrivera à l'empire austro-hongrois ! s'écria le prisonnier.

Alléchante annonce

Notre confrère de Genève, la *Suisse*, a eu l'heureuse idée d'annoncer dans la *Feuille d'avis officielle* :

« Un monsieur d'un certain âge, Allemand non naturalisé, sans fortune, mais possédant toutes les qualités de la véritable éducation allemande, consentirait à épouser jeune personne française (parisienne de préférence), aimable et soumise, pouvant fournir un apport suffisant pour entretenir largement le ménage. »

S'il manque de fortune, le Boche non naturalisé n'est assurément pas dépourvu de toupet !

LE PONT DES ARTS

Le deuxième fascicule du *Bulletin d'information artistique*, publié sous le patronage du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, vient de paraître. Félicitons-nous à la pensée que la France a pris l'initiative d'une telle publication. Celle-ci constitue en effet un répertoire indispensable pour quiconque entend se tenir au courant des questions et des manifestations intéressantes des choses de la littérature, de la musique, du théâtre et des Beaux-Arts, tant en France qu'à l'étranger.

Dans la *Race*, M. F.-J. Desthieux demande l'érection à Marseille, sa ville natale, d'un monument à Honoré Daumier.

Prochainement paraîtra le *Maître du Navire*, de Louis Chadourne, avec des illustrations de Daragues.

La Société des Poètes Français a décerné le prix Fourcraigne à M. Léon Chancel et le prix Rohan à M. Emile Turbie.

La Société Victor-Hugo et la Ligue de l'Enseignement célèbreront le 11^e anniversaire de la naissance de Victor-Hugo, prophète de la Victoire, au grand amphithéâtre de la Sorbonne, le dimanche 2 mars. M. Laffère, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, présidera la cérémonie.

Va paraître, le *Poème à la France*, de Rudyard Kipling, traduit en français par M. René Puaux.

L'exposition franco-polonoise du pavillon de Marsan, 107, rue de Rivoli, ferme ses portes le 1^{er} mars.

LE VAILLEUR.

LA CURIOSITÉ

Hôtel Drouot. — Salle 6 : Exposition. Collection Félix Gillet (de Châteauroux). Tableaux anciens et modernes (M^{rs} Lair-Dubreuil et Baudouin, c.-p. ; M. J. Féral).

Salle 11 : Vente. Succès. de M. F... Tableaux anciens et modernes (M^{rs} Lair-Dubreuil et Angèle Couturier, MM. Chalmé et Simonson et Sortais).

Galerie Petit. — Vente. Collect. de M. L... Objets d'art et d'ameublement du 18^e siècle et autres, porcelaines de Chine, pendules, sièges, meubles, tapisseries : 112 à 186 (M^{rs} Baudouin, MM. Mannheim).

OPINIONS

Dessin inédit d'Henry Fournier.



— Tout de même, nous voilà revenus à la vie normale !...

Les obsèques du président de la Chambre de commerce

Nous avons mentionné mardi, brièvement, les obsèques du président de la Chambre de commerce de Paris, M. Fernand de Ribes-Christofle. Voici quelques détails complémentaires sur cette cérémonie.

Lundi, 23 février, une foule nombreuse attendait le convoi de M. de Ribes-Christofle, manufacturier, officier de la Légion d'honneur, gérant, avec M. André Bouillet, de la Société d'Orfèvrerie, et en même temps président de la Chambre de commerce de Paris et de l'Assemblée des présidents des Chambres de commerce de France.

Parmi les merveilleuses couronnes qui ornaient les chars et entouraient le cercueil, on remarquait celles des ouvriers et employés des usines de Paris et de Saint-Denis, du personnel du Pavillon de Hanovre, des succursales de Lyon et de Bruxelles, des agents de l'Amérique du Sud, celles de la Chambre de commerce de Paris, de la Banque de France et de la Compagnie d'Orléans, celles de l'Ecole Centrale, du Syndicat de l'Orfèvrerie, de la Réunion des Fabricants de Bronze, et enfin celles de l'Association d'encouragement à l'industrie nationale, de la Fédération des Industriels, de l'Industrie Pônière, etc.

Dans la petite église Saint-Martin de la rue des Marais, où n'avait pu pénétrer que l'élite des assistants, nous avons reconnu :



M. F. DE RIBES-CHRISTOFLE

M. Albert Claveille, ministre des Travaux publics.

Le ministre de la Marine était représenté par son officier d'ordonnance, le capitaine de corvette Estève ;

Mme la maréchale Foch ;

M. C. Pallain, gouverneur de la Banque de France ; Olivier Conrad, Ernest Picard, Vergé, président de l'Orléans, et André Bône ; MM. Paul Boyer, Paul Tempier, Delloye, l'amiral Bienaimé, M. Gabriel Hano, ancien ministre des Affaires étrangères ; MM. les sénateurs Mascurand, Emile Dupont, Tournon ; M. les députés Henry Cochon, Tournade, Muzet ; M. Henry Karcher, maire du XX^e arrondissement ; M. Louis Dausset, MM. Louis Anquet, Froment-Meurice, Delavenne, conseillers municipaux.

M. Aubanel ; M. Charles Petit, président du tribunal de commerce de la Seine ; M. Allard, président de la Chambre de commerce belge à Paris ; M. Walter-Berry, président de la Chambre de commerce américaine à Paris ; MM. Marcel Meyer, Dal Piaz, Delaunay-Belleville, Crozier, Boucheron, Soulangue-Bodin, Henry Beraldi, Stéphane Derrière, Watel-Dehaynin, baron Henry Davillier, Lepel-Cointet, Pierre Lagunio, Jean Hersent, Maurice Fenaille, Adrien Hébrard.

Dans le cercle formé devant le cercueil par les membres de la famille, au premier rang desquels figuraient ses fils, MM. Jean Charles et Pierre de Ribes-Christofle ; son gendre, M. Jean Ghesquière-Dierickx ; le colonel Mac Nab, le capitaine Champetier de Ribes, ses beaux-frères ; M. Armand Gibert, son beau-père, et M. André Bouillet, son cousin et associé ; par la Chambre de commerce tout entière, par les représentants de la Banque de France, de la Compagnie d'Orléans, de l'Ecole Centrale, et de nombreuses associations dont faisait partie M. de Ribes-Christofle s'avancèrent tour à tour les délégués désignés pour adresser au défunt les derniers adieux.

Ce fut d'abord le vice-président de la Chambre de commerce de Paris, qui énuméra

les nombreux travaux dont cette Compagnie est redevable à M. de Ribes-Christofle en faveur de l'enseignement technique et de toutes les questions vitales pour l'industrie et le commerce.

Puis vint M. Delloye, rappelant ce que l'Association des Anciens Elèves doit à M. de Ribes-Christofle, qui la présida longtemps, et, notamment, ses dernières œuvres en faveur des veuves et orphelins des ingénieurs morts pour la Patrie.

Puis M. Tempier, président de la Chambre syndicale de la Joaillerie, Bijouterie, Orfèvrerie, exposa la grande situation que M. de Ribes occupait dans cette corporation, se félicitant du grand honneur que ses fonctions de président de la Chambre de commerce de Paris avaient fait rejaillir sur chacun d'eux.

Vint enfin le tour du représentant du personnel de la Maison Christofle, M. Petit, son collaborateur de toujours, qui, en termes émus, fit l'interprète de tous ses collègues, en insistant sur l'extrême bonté et la cordialité que M. de Ribes-Christofle témoignait à chacun d'eux en toute occasion. M. André Bouillet acclama l'émotion générale en exprimant, en mots entrecoupés par les sanglots, la perte si douloureuse qu'il faisait dans ce collaborateur et ami fidèle de toutes les heures qui vient de disparaître, laissant derrière soi l'exemple d'une vie si remplie de travaux dont profiteront ses successeurs.

En février les dames obtiendront au prix de 200 fr. un joli Costume Tailleur à choisir dans 20 Modèles différents à Paris-Tailleur, 3, Rue du Louvre. Succursale, 96, Rue Lafayette, Paris.

LA REINE DES CREMES d'un parfum suave et distingué, est irrésistible ; vous pouvez donc en faire des provisions dans les Grands Magasins ou chez votre Coiffeur-Parfumeur.

Ce fut d'abord le vice-président de la Chambre de commerce de Paris, qui énuméra

LE 117^e ANNIVERSAIRE DE VICTOR HUGO

A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

La Comédie-Française a célébré hier soir le 117^e anniversaire de Victor Hugo, avec beaucoup d'éclat et sans banalité. Après les réceptions rituelles de divers poèmes et d'Yvermout, nous avons eu la première représentation de *Mangeront-ils ?* deux actes du Théâtre en liberté, imprimés depuis bien longtemps, qui jamais encore n'avaient été mis à la scène. Il faut rendre justice à l'effort de la Comédie, et n'accepter point toutefois une des moindres œuvres du maître avec une admiration de commande et un op-

M^{me} SECOND-WEBER DANS LE RÔLE DE ZINEB DE « MANGERONT-ILS ? »

timisme béat. La grande mémoire de Victor Hugo n'a jamais mérité l'injure que lui faisait, sans y prendre garde, et avec les meilleures intentions du monde, Théophile Gautier, quand il déclarait :

— Seul, enfoncé dans une cave, je n'ose-rais pas dire tout bas qu'un vers de Hugo est mauvais.

Il ne s'agit pas non plus de dire que les vers de *Mangeront-ils ?* sont mauvais. Ils ont la même splendeur, la même plénitude, la même pureté éblouissante de métaphores que tous les vers de Victor Hugo, et de surcroît une souplesse, sinon une fluidité, une sorte de gaminerie prosodique qui amuserait toujours si, à la longue, elle ne fatiguait un peu. Mais cette libre allure est tout ce qui justifie le titre de *Théâtre en liberté*, et l'on n'aperçoit pas l'abord une différence de nature entre ce conte de fées dialogué, ce drame à dessin ouï, et les grands drames que Victor Hugo prenait apparemment plus au sérieux, que nous autres nous admirons de toutes nos forces, mais sans croire davantage, comme on dit, que « c'est arrivé ».

On ne pensera pas manquer de respect au maître en avançant que *Mangeront-ils ?* est du Victor Hugo un peu secondaire, et qui semble — oserai-je écrire ce mot ? — qui semble déjà avoir servi. La vieille sorcière Zineb est un décalque de Guanhumara, et, comme tous les décalques, légèrement pâli. La parenté des deux personnages est d'autant plus sensible que le rôle a été confié à Mme Weber, qui d'ailleurs y est fort belle. Le vagabond voleur Aïrolo tient de Quasimodo et de Don Cé. ar. Que dire de l'éloge du vol et de la liberté, des plaisanteries sur le Prêtre et sur le Roi ? Elles nous ont paru faciles, c'est peut-être une qualité, mais nous n'avons pas cru les entendre pour la première fois. Reconnaissions pourtant que nous nous sommes aisés prendre à la grâce des deux enfants amoureux, Rod Slada et Lady Janet, en l'espace M. Escande et Mme Hugueny Duflot. Nous n'avons pas douté une minute qu'ils ne nous fussent trouvés leur pâture, avec l'aide du bon vol, en l'assile tout plein de fleurs et de fruits empoisonnés où ils se sont réfugiés pour échapper au méchant roi ; mais l'illusion comique n'en a pas été diminuée ; et jusqu'au dénouement nous n'avons pas cessé de nous dire avec toute l'angoisse convenable : « Mangeront-ils ? »

Le méchant roi est M. Desjardins, qui a fait à la Comédie un début aussi original et brillant qu'on le pouvait prévoir et souhaiter. Est-il besoin de dire que la création d'Aïrolo par M. de Féraudy, est pittoresque et d'une parfaite intelligence ? M. Denis d'Inès est bien, dans un rôle de confident assez peu avantageux. Le décor, fort curieux, rappelle nous a-t-on dit, la manière des dessins de Victor Hugo. Nous n'avons pas besoin de cette nouvelle preuve que Victor Hugo a tout inventé, même le style décoratif des plus récents ballets russes, et l'art de M. Picasso.

